CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

LE LIBERTINAGE EXISTE-T-IL AU FÉMININ ? LE CAS JUSTINE DANS L'ŒUVRE DE SADE

Stéphanie Genand

Bibliothèque nationale de France | « Revue de la BNF »

2015/2 n° 50 | pages 14 à 19

ISSN 1254-7700
ISBN 9782717726466

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2015-2-page-14.htm

---

Distribution électronique Cairn.info pour Bibliothèque nationale de France.
© Bibliothèque nationale de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France



1. **Frontispice de *Justine ou les Malheurs de la vertu*, de Donatien Alphonse François de Sade, en Hollande, chez les libraires associés, 1791, t. I**
BNF, Réserve des livres rares, Enfer 501

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France

Stéphanie Genand

Le libertinage existe-t-il au féminin ? Le cas Justine dans l'œuvre de Sade

Soulever la *question* du libertinage, dans l'œuvre de Sade, relève au mieux du paradoxe, au pire de la dénégation : le bicentenaire de sa disparition ne vient-il pas de rappeler, au cœur de sa trajectoire de proscrit comme de l'anatomie des passions qui nourrit l'ambition anthropologique de ses textes, la place décisive qu'y occupent l'hétérodoxie morale et les jouissances sexuelles ? Si l'histoire des études sadiennes, dont l'année 2014 fut l'occasion de retracer la riche et sinueuse archéologie[1], a progressivement dissocié ce libertinage de la pathologie pour lui restituer une place dans le paysage philosophique et esthétique des Lumières, il n'en reste pas moins le principe fondateur d'une cartographie littéraire scindée en deux territoires – œuvres signées ou « exotériques » *vs* œuvres clandestines ou « ésotériques[2] » –, chacun traversé par le tableau des plaisirs, s'écrivît-il à mots nus ou en phrases gazées. Une curieuse ambiguïté persiste pourtant, qui engage moins l'existence avérée d'un libertinage sadien que la frontière entre masculin et féminin qui s'y dessine : alors qu'aucun protagoniste n'échappe à sa pratique ni à la fascination qu'il exerce, les héroïnes se caractérisent au contraire par la diversité de leurs conduites et de leurs rôles. Victimes, spectatrices, esclaves ou maquerelles, l'éventail actanciel féminin contraste avec la trajectoire uniforme des hommes, tous sectateurs du vice et dont les rares exceptions – songeons, dans *Justine ou les Malheurs de la vertu*, à Dubreuil, « jeune homme honnête et sensible[3] » qui tombe sincèrement amoureux de l'infortunée, ou à « l'honnête M. de Corville[4] », juge éclairé qui l'épargne par compassion – corroborent en négatif l'hypothèse d'une *destinée scélérate* des héros. Si l'homme, chez Sade, est libertin, la femme ne naît pas libertine, elle le devient. Elle *choisit*, plus précisément, ce qui constitue moins pour elle une essence qu'un possible.

Sade et le féminin singulier

Cette spécificité détermine à la fois une structure romanesque – le célèbre diptyque qui fictionnalise, au miroir des deux sœurs, la coexistence des « infortunes de la vertu » et des « prospérités du vice », ouvrant ainsi une double carrière aux jeunes filles – et une identité qui associe singulièrement, sous la plume de Sade, le féminin à la liberté. Affranchi de toute détermination, il incarnerait la promesse d'une existence plurielle, qui permette au sujet de se construire sans que l'autorité des sens ni celle de la *machine* aliènent sa volonté. Paradoxale de prime abord, cette valorisation, au

1 Voir notamment le catalogue de l'exposition du bicentenaire de la mort de Sade organisée à la Fondation Martin Bodmer à Genève, *Sade. Un athée en amour*, dir. Michel Delon, Paris, Albin Michel, 2014 et les récentes bibliographies qui accompagnent les deux éditions de Sade « homme de lettres » : *Contes étranges*, éd. M. Delon, Paris, Gallimard, 2014 et *Contes libertins*, éd. Stéphanie Genand, Paris, Garnier-Flammarion, 2014. Voir aussi le vol. XXXII des *Romances studies*, « Sade, l'inconnu ? », 2014, dirigé par Nicholas Cronk et Manuel Mühlbacher. **2** Ces deux notions ont été théorisées par M. Delon dans « De *Thérèse philosophe* à *La Philosophie dans le boudoir*, la place de la philosophie », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 1983, nos 1-2, p. 76-88. **3** Donatien Alphonse François, marquis de Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu* (1791), rééd. M. Delon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, t. II, 1995, p. 352. Toutes les occurrences renverront à cette édition de référence. **4** *Justine*, p. 385.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France

cœur de récentes publications qui ont interrogé la *question des femmes* dans l'œuvre sadienne[5], invite à penser autrement le rapport entre les sexes tel que la geste sororale de Justine et Juliette le dessine. Au schéma binaire qui oppose les victimes aux bourreaux et les créatures vulnérables aux puissants – Gernande en résume la loi despotique : « Ainsi, ce bonheur que les deux sexes ne peuvent trouver l'un avec l'autre, ils le trouveront, l'un par son obéissance aveugle, l'autre par la plus entière énergie de sa domination[6] » –, elle requiert de substituer une lecture qui déconstruise le rapport de force : et si Justine, « l'ancienne femme, asservie [et] misérable[7] » diagnostiquée par Apollinaire, était plus *libre* que Juliette ? Une telle interrogation engage, par-delà le caractère contrasté des héroïnes, la relation complexe entre féminité et libertinage. Dès lors que ce dernier ne constitue plus un destin mais un devenir, voire une option que les héroïnes peuvent refuser, la labilité de leurs trajectoires, où rien ne fige l'association du féminin et du libertin, ne dénonce plus une fatalité ni une faiblesse. Aucune incompatibilité de nature, fût-elle d'organes ou d'imagination, n'exclut *a priori* l'héroïne d'un système de pensée et de jouissance dont elle décide seule d'épouser ou de transgresser la loi. C'est pourtant là, ressassé par les bourreaux que Justine croise sur sa route, le prétexte matérialiste qui prête aux femmes, comme le théorise Saint-Florent, « un physique entièrement dénué d'énergie[8] », les condamnant à préférer les « voluptés morales » aux « chocs vigoureux[9] ». Mise en doute par l'architecture narrative, qui juxtapose à la prétendue sensibilité de Justine l'âme trempée de sa sœur, cette hypothèse constitue moins, à relire attentivement le texte, la *doxa* sadienne qu'une posture que la résistance jusqu'à l'invraisemblance de la vertu invite à soupçonner : Justine n'incarne-t-elle pas le détachement sur lequel fonder la réflexivité constitutive du libertinage ? Ne faut-il pas, pour *dire le désir* et l'analyser, savoir, à son image, neutraliser les passions ? Telle est l'hypothèse que la présente contribution aimerait développer : lisant *à rebours* l'itinérance douloureuse de Justine, abstraction faite des discours libertins et des postulats qui soulignent à l'envi l'ignorance de la jeune femme[10], elle voudrait y analyser les vertus de la sublimation.

Justine ou la résistance

Ces dernières s'illustrent, dès l'ouverture du récit, par l'accent mis sur la profondeur mystérieuse de Justine. Alors que le portrait de Juliette, provisoirement baptisée « Mme de Lorsange », brille par sa concision – chez elle « le caractère et l'esprit étaient, à fort peu de chose près, aussi formés qu'à trente ans[11] » –, sa sœur présente au contraire une âme « implexe[12] », pour reprendre la formule dont Sade use, dans l'*Idée sur les romans*, pour désigner les fables à multiples tiroirs. Dotée d'une sensibilité et d'une sincérité qui compromettent son inscription programmée dans le jeu social, elle campe moins un personnage déjà achevé, qui adopte sans coup férir le cynisme du jour, qu'une figure capable à la fois d'éprouver et de se détacher. Là réside l'une des clés de Justine, dotée « d'un caractère sombre et mélancolique[13] », qu'elle joint à la faculté de sentir celle de s'abstraire. Cette division, dont Jean Starobinski a montré, après Freud, qu'elle affectait le sujet d'une identité double, à la fois vivante et spectatrice de sa vie[14], juxtapose à l'expérience passive du monde – le fameux voyage immobile de Justine[15] – la faculté de ne jamais lui appartenir. Cette prédisposition pour *l'écart*, qui fait de Justine une femme des lisières et des forêts[16], s'accompagne d'une indifférence aux arguments captieux des mentors qui prétendent l'éduquer : « On endurcit difficilement un bon cœur, il résiste aux raisonnements d'une mauvaise tête[17] », précise Sade, soulignant d'emblée le singulier « isolisme » d'un personnage à la fois sourd et aveugle aux noirceurs du réel. Loin de signer l'ingénuité d'une héroïne coupable de ne pas savoir déchiffrer les codes ni les situations, cette distance transforme Justine en

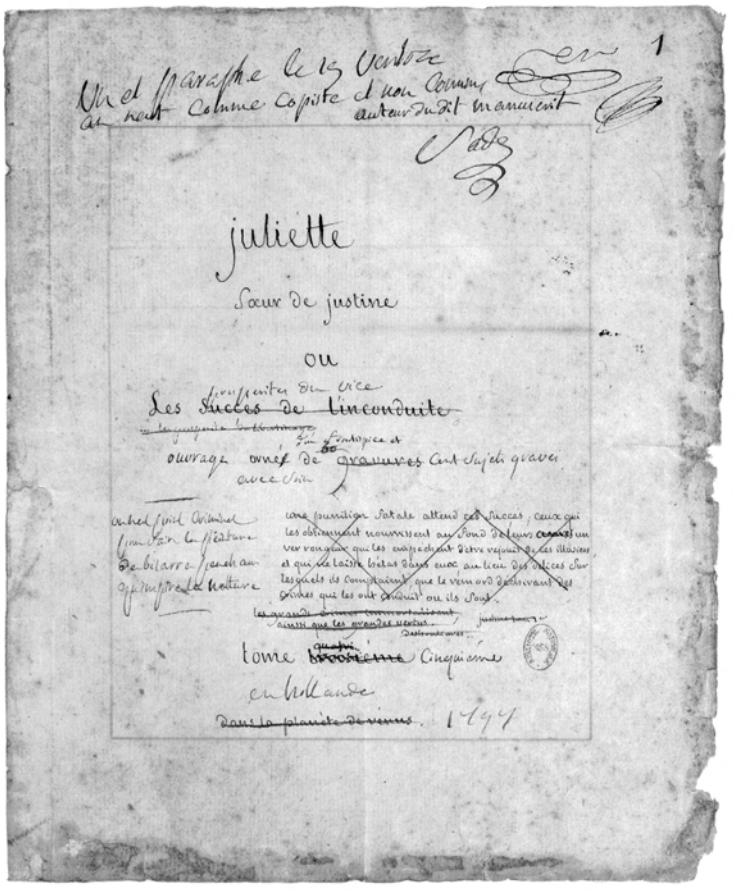
5 Voir notamment Anne Coudreuse et Stéphanie Genand (dir.), *Sade et les femmes. Ailleurs et autrement*, *Itinéraires*, 2013-2, Paris, L'Harmattan, 2014. Consultable en ligne sur Revues.org : http://itineraires.revues.org/629. **6** *Justine*, p. 303. **7** Guillaume Apollinaire, *L'Œuvre du marquis de Sade*, Paris, Bibliothèque des curieux, 1909, p. 18. **8** *Justine*, p. 316. **9** *Ibidem, loc. cit*. **10** La liste ne saurait être exhaustive des critiques et des éditeurs qui ont associé au personnage de Justine l'ignorance et la régression. Citons, à titre d'exemple, Jean Paulhan, pour qui « L'expérience ne lui apprend rien » (« La douteuse Justine ou les revanches de la pudeur » [1946], rééd. *Les Infortunes de la vertu*, Paris, Pauvert, 1959, t. I) ou Angela Carter, qui précise, dans sa célèbre étude, que « les souffrances de Justine ne possèdent aucune mystérieuse vertu et le martyre enduré par cette figure christique demeure absolument inutile » (*La Femme sadienne*, trad. Françoise Cartano, Paris, Veyrier, 1979, p. 73). **11** *Justine*, p. 133. **12** Sade, *Idée sur les romans* (1800), rééd. M. Delon, *Les Crimes de l'amour*, Paris, Gallimard, 1987, p. 40. **13** *Ibidem, loc. cit.* **14** Voir notamment Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012 (« Toute réflexion implique un écart, et l'écart *peut* recevoir la valeur d'une perte », écrit-il p. 168) et Freud, *Deuil et mélancolie* (1915), rééd. *Œuvres complètes*, vol. XIII, Paris, PUF, 2005. **15** Béatrice Didier, reprenant la célèbre analyse de Roland Barthes, définit le voyage sadien comme « un enfermement » : *Justine ou les Malheurs de la vertu*, Paris, Librairie générale française, 1973, préface, p. XIV. **16** Voir Stéphanie Genand, « L'homme qui fait parler les femmes », M. Delon (dir.), *Sade. Un athée en amour*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 59-63. **17** *Justine*, p. 134.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France

une créature sauvage, rétive à toute domestication, ce qui lui vaut en revanche de bénéficier d'une existence sans cesse rejouée, sans détermination ni corruption, aussi neuve qu'au premier jour : « Te voilà libre, Thérèse, […] deviens ce que tu voudras [18] », lui annonce la Dubois lorsqu'elle quitte la troupe des brigands.

L'itinérance de Justine, dans cette perspective, traduit moins le labyrinthe infini de l'âme incapable d'apprentissage que la puissance d'*abdication* de celle dont Éric Marty a brillamment montré qu'elle « résiste jusqu'au bout au discours du mal [19] ». Cette ténacité s'appuie à la fois sur une conscience, forteresse inexpugnable où trouver refuge contre la cruauté – « À l'égard de l'infortuné que le sort persécute, il a son cœur pour consolation [20] », prévient Sade à l'orée du récit – et sur une chair dont É. Marty souligne encore, dans le sillage de Lacan, l'énigmatique *désapparte-nance* : « Lacan découvre chez Sade la présence d'un point de résistance à la perversion dans le corps de Justine [21]. » Cette inaccessibilité physique de l'héroïne, à la fois invulnérable et impossible à posséder, problématise la nature du libertinage dont son récit se veut la fresque pathétique : connaît-elle la sexualité ? Que sait-elle du plaisir si son corps, qui désarme par magie les assauts, et son discours, privé des concepts et des mots capables de traduire les étreintes en langage, lui restent un mystère ? La réponse s'est longtemps résumée à tourner en dérision la frigidité de Justine, « paragon de la peur du sexe [22] » sous la plume d'A. Carter, et qui s'interdirait toute autre jouissance que celle des larmes. Sade, semble-t-il, choisit plutôt de doter sa protagoniste d'un *savoir neutre*, qui lui permette de comprendre les scènes auxquelles elle assiste sans en souffrir ni se sentir personnellement agressée par la violence qui s'y déploie. Du corps à corps entre Bressac et son valet, surpris dans la forêt de Bondy, aux orgies frénétiques des moines de Sainte-Marie-des-Bois, rien ne lui échappe de pratiques dont elle ignore moins le sens qu'elle ne s'en désolidarise au profit d'une conception généreuse du rapport entre les sexes :

> Hélas ! si quelquefois mon imagination s'était égarée sur ces plaisirs, je les croyais chastes comme le Dieu qui les inspirait, donnés par la nature pour servir de consolation aux humains, je les supposais nés de l'amour et de la délicatesse. J'étais bien loin de croire que l'homme, à l'exemple des bêtes féroces, ne pût jouir qu'en faisant frémir sa compagne [23].



2. **Donatien Alphonse François de Sade, Page de titre pour *L'Histoire de Juliette*, manuscrit autographe de « Juliette, sœur de Justine ou les Prospérités du vice »**
BNF, Manuscrits, NAF 27267

Justine ne refuse donc pas la jouissance, mais la prédation phallique. Elle ne fuit pas le plaisir, mais la violence dont Sade lui-même, par l'intermédiaire du père Clément, explicite le caractère substitutif. Faute de maîtriser l'orgasme des femmes, toujours susceptible de se dérober ou de se feindre, mieux vaut viser leur douleur : « Ses impressions sont sûres, elles ne trompent point comme celles du plaisir [24]. »

18 *Ibidem*, p. 152-154. **19** Éric Marty, « La violence et le déni », entretien réalisé par S. Genand, « Sade et les femmes », *Itinéraires*, 2014, p. 174. **20** *Justine*, p. 140. **21** É. Marty, « La violence et le déni », entretien cité, p. 171. **22** A. Carter, *La Femme sadienne*, p. 91. **23** *Justine,* p. 239. **24** *Ibidem*, p. 268.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France



3. **Castellina torturée, soumise à la question, illustration d'*Aline et Valcour, ou le Roman philosophique*, Paris, chez la veuve Girouard, 1795, t. III, sixième partie**
BNF, Réserve des livres rares, Rés p Y2. 1496

Le miroir mélancolique du libertin

Le détachement de l'héroïne, ainsi réinterprété, se charge d'une valeur positive : loin de l'ingénuité passive qui en fait la victime désignée des libertins, il lui offre une situation paradoxale, entre présence et absence à l'événement, qui la met en position d'analyser les ressorts du libertinage. La réflexivité n'est-elle pas constitutive de son système ? Comment l'âme scélérate, hantée par la destruction et l'abolition d'autrui, pourrait-elle se penser sans un témoin à la fois engagé dans l'action et capable d'en expliciter froidement les enjeux ? Soulevé par Henri Coulet, après Simone de Beauvoir [25], dans un article originalement centré sur « la vie intérieure dans *Justine* [26] », le paradoxe de « l'expérience sadique, […], incomplète parce qu'elle ne peut se retourner sur elle-même [27] », se résout en surmontant la vacuité qui creuse, au cœur du fantasme de destruction, l'impossibilité de participer soi-même à la loi de l'anéantissement. Fragmentaire, condamnée à se multiplier sans éprouver dans sa propre chair les tourments qu'elle inflige et dont elle théorise pourtant la supériorité, la jouissance libertine a besoin d'une victime qui lui donne sens et lui ouvre les vertiges de la réversibilité. Elle cherche dès lors, pour s'exercer autant que pour exister, un corps-miroir, à la fois désirable et fondamentalement inaccessible au phallique. Là résident la contradiction et l'intérêt du personnage de Justine, écartelée entre sa situation de proie et sa distance spectatrice, qu'elle s'autorise, du fait de cette neutralité, à formuler les questions que l'âme sadique ne peut se poser, alors même qu'elles la fondent : « Comment peut-on trouver des plaisirs dans les tourments qu'on inflige [28] ? » Absente à la jouissance, Justine en assourdit donc les assauts pour convertir l'énergie érotique en faculté de savoir. Elle rend aux bourreaux la dimension anthropologique dont les prive la mécanique aveugle des passions – « Mais qui peut définir l'âme d'un libertin [29] ? » – et sauve l'univers sadien de l'ennui dont Juliette fera *a contrario* l'expérience dans son récit. Si l'appétit et la domination ne rencontrent aucune résistance ni aucune limite qui les place face à eux-mêmes, la narration perd à son tour sa saveur et menace d'uniformité, voire de silence, les prospérités du vice :

> La manière dont toutes mes passions se trouvaient flattées dans cette multitude d'événements heureux, me tenait dans une espèce d'ivresse… d'enchantement d'où résultait une sorte de stupidité qui m'ôtait jusqu'à l'usage de la parole [30].

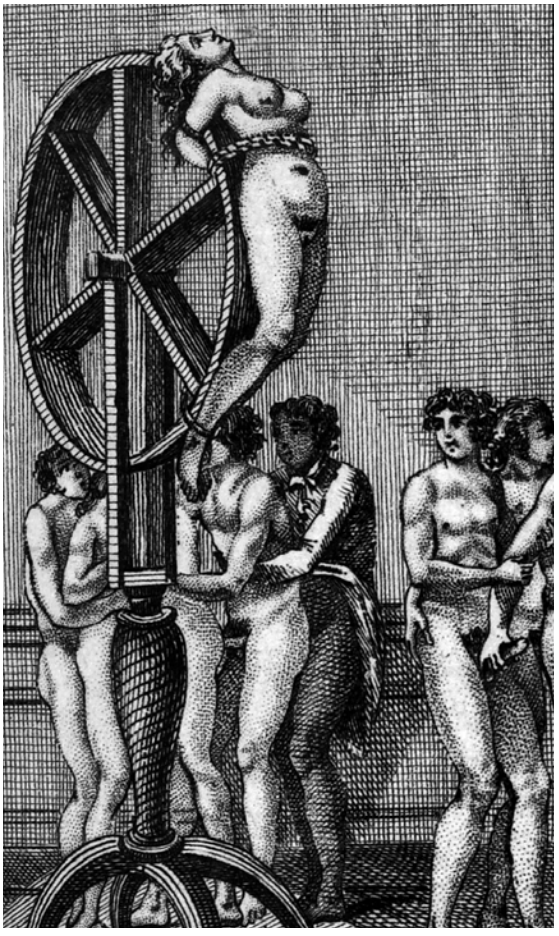
Justine n'incarne donc pas seulement le corps féminin inaccessible, à la fois castrateur – nul ne le possède – et castré – « Quel dommage que ça soit vide là [31] », constatent les gitons de Gernande –, dont la résistance ouvre au libertinage la projection dont il a besoin. Son identité séparée, la vouant à une existence *détachée*, lui confère aussi le talent de toujours

25 « Faut-il brûler Sade » permet à Beauvoir de diagnostiquer chez l'auteur de *Justine* un « *autisme* qui lui interdit de jamais s'oublier et de jamais réaliser la présence d'autrui », *Privilèges*, Paris, Gallimard, 1955, p. 35. **26** Henri Coulet, « La vie intérieure dans *Justine* », *Le Marquis de Sade*, Colloque d'Aix-en-Provence, Paris, Armand Colin, 1968, p. 85-95. **27** H. Coulet, art. cité, p. 88. **28** *Justine*, p. 207. **29** *Ibidem,* p. 279. **30** Donatien Alphonse François, marquis de Sade, *Histoire de Juliette* (1797), rééd. M. Delon, *Œuvres*, Paris, Gallimard, t. III, 1998, p. 385. **31** *Justine*, p. 287.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France

lire, en lieu et place du réel susceptible de s'achever, l'infini des possibles qui l'ouvrent sur ce qu'il *pourrait être* et dont l'âme mélancolique, prédisposée à sentir la perte, perçoit avec plus d'acuité l'incomplet. Là réside le coup de génie de Sade que d'avoir associé à la non-jouissance féminine la faculté d'analyse et l'art de conter : de *ce qui lui manque*, Justine fait matière à paroles – il y a toujours plus à dire – et tribune où penser – la femme reste étrangère à l'ordre phallique, dont elle peut détailler cliniquement les passions. En témoigne le cheminement éditorial de son récit. Mise au jour par Jean-Christophe Abramovici [32], la recomposition des différentes versions de *Justine* ne révèle pas seulement la fonction matricielle d'une œuvre qui accompagne son auteur toute sa vie ; elle souligne aussi l'amplification considérable d'un texte d'abord conçu comme un conte bref, centré sur les infortunes de l'héroïne, mais que la soif de dire, déclinée chez Sade en « pulsion d'écriture [33] », pour reprendre la formule de M. Delon, étend au point de donner naissance au roman presque interminable de 1797. Par-delà l'augmentation des épisodes, la voix de la narratrice motive l'essentiel des corrections : « Dans la vaste somme romanesque dont les *Infortunes* sont le point de départ, c'est le point de vue de Justine qui fait la spécificité de chaque récit [34]. » Son art de raconter, qu'elle maîtrise au point de savoir s'interrompre, piquer la curiosité de l'auditoire – « Oui, Thérèse, […] nous exigeons de vous ces détails, vous les gazez avec une décence qui en émousse toute l'horreur [35] », l'encourage M. de Corville – et s'autoriser quelques digressions comiques, tient en effet à la suspension de son désir, sans cesse relancé et dont l'énergie nourrit une fresque d'autant plus piquante que la jeune femme reste toujours à la lisière du libertinage. La seconde version constitue à ce titre le texte le plus intéressant : Justine, à la fois personnage et narratrice, incarne une voix neutre dont l'invraisemblance psychologique, qu'elle partage avec *La Religieuse* de Diderot [36], garantit un effet d'étrangeté dont l'histoire de Juliette, qui transforme d'emblée sa virginité perdue en jouissance de contrebande – « En quatre mois la marchandise est successivement vendue à près de cent personnes [37] » –, manque au point de solliciter les ressorts du fantastique [38] pour maintenir sa vigueur.

Cette vertu de la sublimation autorise peut-être à revenir sur l'hypothèse d'une dimension projective du personnage de Justine : lancée par Jean Paulhan, la formule « Justine, c'est lui [39] » interroge moins les fantasmes sexuels du prisonnier qu'elle n'identifie, dans la geste détachée de l'héroïne, l'intenable situation de celui qui n'a d'autre choix, dans la solitude et le silence, que de troquer la toute-puissance pour l'étrangeté à soi-même : au miroir du féminin, le libertinage sadien révèle son étonnant pouvoir de traverser le réel.



4. **Justine à la roue chez Cardoville, gravure tirée de *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la vertu, suivie de L'Histoire de Juliette, sa sœur*, en Hollande, 1797, t. IV, chap. 20, fig. 38 (détails)**
BNF, Réserve des livres rares, Enfer 2507

32 Jean-Christophe Abramovici, *Les Infortunes de la vertu*, Paris, CNRS Éd.-Zulma, 1995 et « Des *Infortunes de la vertu* à *La Nouvelle Justine* », *Encre de sang. Sade écrivain*, Paris, Garnier, 2013, p. 45-57. **33** M. Delon, « Préface », J.-C. Abramovici, *Les Infortunes de la vertu*, op. cit., p. 5. **34** J.-C. Abramovici, « Des *Infortunes de la vertu* à *La Nouvelle Justine* », op. cit., p. 53. **35** *Justine*, p. 325. **36** Voir Christophe Martin, « Innocence et séduction. Les aventures de la voix féminine dans *La Religieuse* de Diderot », *Littérature*, n° 171, 2013, p. 39-53. **37** *Justine*, p. 137. **38** Voir M. Delon, « Sade, le tournant fantastique », *Romance studies*, vol. 32, 2014, p. 131-140. **39** J. Paulhan, « La douteuse Justine », *op. cit.*, p. XLVI.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - - - 89.156.137.23 - 19/01/2019 11h26. © Bibliothèque nationale de France